

Saison automne 2016, du 7 octobre au 23 décembre

Données à voir

L'exposition *Données à voir* rassemble une série d'œuvres qui proposent des interprétations de données personnelles et publiques à travers le dessin ou le code : graphes, dessins, installations en réseau, sculptures, publications, performance... Entre le dessin et la programmation, une même démarche se fait jour : celle d'une réappropriation individuelle par les artistes d'un monde de données traversant l'ensemble de la société contemporaine, pour en proposer une interprétation critique.

Le dessin et le code partagent ici une approche commune de la trace : schémas de systèmes de relations politiques ou sociaux dans les dessins d'Öyvind Fahlström, Ward Shelley, Julien Prévieux ou Mark Lombardi, empreinte numérique des individus chez Hasan Elahi, représentations génératives du présent et des utopies chez Claire Malrieux ou Ali Tnani, questionnement des systèmes de représentation par Martin John Callanan, etc. La machine rejoint la main dans une cartographie de ce qui nous entoure. Abordant des enjeux aussi bien sensibles et poétiques que critiques ou politiques, ces œuvres questionnent ainsi ce que nous attendons des données, et comment ces attentes concourent à former notre vision du monde.

Autour de ces questions et à travers la relation au dessin, *Données à voir* propose ainsi un parcours historique qui va des années soixante-dix à des artistes internationaux contemporains – dont plusieurs pièces sont exposées ici pour la première fois en France. L'exposition présente également un ensemble de publications et livres d'artistes consacrés à ces notions. Elle se complète d'une documentation de films et sites web qui abordent les enjeux de l'appropriation citoyenne des données : parallèlement aux actions des artistes, des citoyens interviennent sur la représentation des données et sur leur appropriation. Des films comme ceux de Laura Poitras sur Edward Snowden ou Mareike Wegener sur Mark Lombardi témoignent pour leur part de l'ampleur et de la violence des enjeux politiques que suscite ce domaine.

Espace principal

Exposition *Données à voir*

Commissaires d'exposition : Sandrine Moreau et Thierry Fournier

Œuvres de Martin John Callanan, Marie-Pierre Duquoc, Hasan Elahi, Öyvind Fahlström, Ashley Hunt, Mark Lombardi, Claire Malrieux, Julien Prévieux, Ward Shelley, Ali Tnani et Lukas Truniger. Publications de James Bridle, Bureau d'études, Albertine Meunier, On Kawara, Jacopo da Pontormo, Erica Scourti. Performance de Magali Desbazeilles.

Documentation web et films élaborée en partenariat avec l'Agora, maison des initiatives citoyennes de Nanterre et Benoît Ferchaud. Films de Mark Boulos, Brian Knappenberger, Laura Poitras, Sandy Smolan, Mareike Wegener.

Vitrine

Thierry Fournier, *La Promesse*, installation in situ (2016)

Toit-terrasse

Mobilier urbain par l'association d'architectes Bellastock. Un projet Artcop 21.

Données à voir

Thierry Fournier, artiste et commissaire d'exposition

Alors que la notion de données est devenue omniprésente et qu'elle nous semble indissociable de l'époque contemporaine et d'internet, un regard plus large sur l'histoire récente montre des œuvres qui la mettaient déjà en jeu il y a plusieurs décennies. Entre ces artistes des années soixante-dix et les œuvres contemporaines abordant cette question apparaissent notamment deux points communs : une démarche critique, qui met en évidence des systèmes de relations, de représentation et de pouvoir – et l'usage du dessin et du code (parfois simultanément) pour visualiser ces systèmes, les transposer et en interroger les enjeux. Ces *données à voir* soulèvent de multiples questions, aussi bien individuelles que collectives. Quelle est notre place parmi ces systèmes ? Comment les artistes peuvent-ils l'évoquer ? Qu'attendons-nous des données ? Comment se joue notre liberté dans ce contexte ?

Une histoire longue

Notre culture est qualifiée de post-numérique, non dans le sens où internet est derrière nous, mais désormais partout, déployé dans l'ensemble des pratiques et dispositifs de la société contemporaine. Internet n'est plus séparé du monde courant et n'est en rien virtuel, bien ancré dans le réel aussi bien par ses infrastructures, ses consommations d'énergie et ses forces de travail mondialisées, que par la façon dont il accompagne, alimente et enregistre nos propres activités. La relation au réseau joue le rôle qui était celui de l'électrification au XIX^e siècle ; les données sont le « courant » qui en parcourt les veines. À la fois flux et mesure, elles en qualifient et en conditionnent les intensités, comme l'empreinte et le miroir de nos comportements.

L'utilisation des données s'ancre cependant dans une histoire longue de la mesure des phénomènes collectifs et des échanges, qui commence dès l'industrialisation. Comme le rappelle le théoricien des médias Lev Manovitch, la plupart des techniques basiques de visualisation de données utilisées aujourd'hui ont été inventées dès la fin du XVIII^e siècle – et sont d'ailleurs restées inchangées malgré les révolutions technologiques. À titre d'exemple, précédé par plusieurs expériences sur les données collectives, le médecin anglais John Snow inventait la *data visualisation* dès 1850 en dressant une cartographie des cas de choléra à Londres, montrant la corrélation entre la diffusion de la maladie et les points d'eau contaminés : un des premiers *mappings* de données publiques.

Quantification et surveillance

Ainsi, dès leurs premières utilisations, en révélant une représentation qui échappe à la perception individuelle, les données constituent non seulement un instrument d'interprétation et de transformation du réel, mais aussi de pouvoir. Devenues le matériau dominant d'un monde en réseau, leur potentiel d'action collective s'accompagne d'une logique proliférante de captation : enregistrement et commerce des informations personnelles, sondages, suivi des déplacements, cartographies des relations, opinions et préférences, *deep learning* et intelligence artificielle alimentée par les internautes, historiques de navigation, logiques de recommandation, bulle de filtres, clôture du web par Google et Facebook, etc.

Cette quantification généralisée et la surveillance qui l'accompagne est conçue et générée par des pouvoirs politiques et industriels. Elle a ceci de particulier qu'elle est notamment alimentée par les individus eux-mêmes, à travers le désir d'être toujours plus visibles sur le réseau et de l'exploiter intensément – voire de se « quantifier soi-même » : objets connectés, auto-observation du sommeil et de la santé, fitness – l'auto-évaluation et le *quantified self* jouant alors les attentes de la rédemption religieuse. Le contrôle des individus autrefois rêvé par les églises et les sociétés totalitaires s'obtient ici sans

résistance par le narcissisme, la recherche du confort et la peur de rater quelque chose – *fear of missing out*. Les prophètes de la « révolution technologique du web » n'avaient pas anticipé la façon dont le réseau allait ainsi canaliser les énergies de la population en un système d'information hyper centralisé, étroitement contrôlé et conçu pour enrichir un petit groupe d'entreprises. Les enjeux du décodage, de l'appropriation citoyenne des données et de la « surveillance des surveillants » sont devenus de plus en plus cruciaux au fur et à mesure de cette évolution ; ils croisent les démarches critiques portées par les artistes. Pour cette raison, il était logique que l'exposition *Données à voir* présente, en parallèle des œuvres, une série de films et de sites qui abordent ces enjeux.

La trace et le diagramme

La représentation des données, des relations et des pouvoirs par les artistes a connu un premier essor avec les mouvements de contestation des années soixante, où l'apparition de l'art conceptuel rencontre l'engagement politique des artistes. C'est en 1971 que l'exposition personnelle de Hans Haacke au Guggenheim Museum est annulée du fait que l'une de ses séries de photographies et textes (*Shapolsky et al, Manhattan Real Estate Holding*) listait tous les propriétaires immobiliers de Manhattan et mettait en évidence qu'un membre du conseil et financeur du musée était l'un de ces propriétaires, accusé de corruption immobilière. C'est cette approche que prolongent – bien avant internet – les dessins de Öyvind Fahlström et Mark Lombardi : des cartographies du monde éminemment politiques, dans une démarche que l'on retrouve ultérieurement avec les schémas de Ashley Hunt et du collectif Bureau d'études.

Les notions de trace et de diagramme sont donc centrales dans le projet *Données à voir*, en tant qu'outils de visualisation, de projection et de critique. Le terme de trace est pris dans le double sens des empreintes que l'humain dépose dans des systèmes de données, et de la représentation qu'en produisent les artistes. Dans cette logique, le dessin et le code (la programmation informatique) jouent un rôle complémentaire : en suspendant des flux habituellement invisibles, ils les décodent, les transposent, ouvrent la boîte noire et en questionnent les mobiles. Non seulement dans le champ de la politique, mais aussi pour montrer comment l'individu est pris dans ces champs de forces, avec ses désirs, son imaginaire et ses utopies.

Plus largement, la plupart des œuvres exposées relèvent de ce que Gilles Deleuze et Félix Guattari ont appelé la « pensée diagrammatique » : elles ne se limitent pas à retracer mais font émerger des structures qui n'étaient pas formulées. Elles précèdent et provoquent la pensée, en amont même du dessin et des schémas. Dans *Foucault*, Gilles Deleuze disait du diagramme qu'il « ne fonctionne jamais pour représenter un monde préexistant : il produit un nouveau type de réalité, un nouveau modèle de vérité. Il n'est pas sujet de l'histoire ni ne surplombe l'histoire. Il fait l'histoire, en défaisant les réalités et les significations précédentes (...). Il double l'histoire avec un devenir ». Comme le dit à son tour l'artiste Ashley Hunt, « les cartes sont des diagrammes qui peuvent rendre le discours et l'action possible ». C'est à la production de cette histoire et de ces devenirs que s'intéresse l'exposition *Données à voir* : elle interroge la visualisation des données et la modélisation de la réalité qu'elle produit. Elle pose la question de ce que nous en attendons, et en quoi ces données constituent une représentation de nous-mêmes, individuellement et collectivement.

L'exposition

Lorsque Sandrine Moreau m'a proposé de rejoindre son équipe pour concevoir cette exposition, elle en avait déjà posé des bases avec les œuvres de Mark Lombardi, Öyvind Fahlström et Ward Shelley. C'est justement cet ancrage initial dans le dessin et une histoire antérieure à internet, ainsi que la forte implication politique des deux premiers artistes, qui a suscité l'approche spécifique de ce projet vis-à-vis de la relation des

artistes aux données – d’une manière donc assez différente des expositions récemment dédiées à ces questions en Europe, comme *Big Bang Data* ou *Data Deluge*. Ici, un dialogue singulier entre le dessin et le code s’accompagne d’une interrogation politique ancrée dans une perspective historique. Cette démarche a conduit au choix de l’ensemble des œuvres et publications, ainsi que des films et sites web présentés dans l’espace de documentation, conçu par l’Agora (maison des initiatives citoyennes de Nanterre) et l’artiste Benoît Ferchaud qui en propose une interface éditoriale sur le site creatique.fr.

Données à voir rassemble ces œuvres sous la forme d’un grand paysage qui propose un dialogue et une circulation entre les dessins – répartis tout autour de la salle – et les installations, publications, films et sites – placés au centre, dans des installations très près du sol, invitant à s’asseoir pour éprouver la temporalité plus longue des vidéos, des œuvres en réseau et des sites web.

Dans l’espace central, on trouve ainsi deux installations (*Cracking Data Machine* de Ali Tnani et Lukas Truniger et *A Planetary Order* de Martin John Callanan) trois œuvres sur écran (*Data Trails* de Ali Tnani, *Tracking Transience* de Hasan Elahi et *Atlas du Temps Présent* de Claire Malrieux) et une série de publications, pour lesquelles a été créé le même dispositif composé d’un plateau bas, d’un écran et d’assises près du sol. L’ensemble favorise une mise en relation et une circulation entre toutes ces formes, pour éprouver les continuités entre le dessin, le code, les installations et les films, autour des mêmes questions.

Quatre fils thématiques s’entrecroisent dans l’exposition : les deux premiers exclusivement dans les dessins en périphérie de la salle, et les deux autres dans les dessins, installations et une performance.

Réseaux et pouvoirs

Une première dimension proposée par les dessins est la représentation critique de schémas de pouvoirs. À travers ses « dessins heuristiques », **Mark Lombardi** montre les réseaux financiers d’un avocat et d’un président de banque américaine condamnés pour détournement de fonds publics (*George Franconero, Bank of Bloomfield, State Bank of Chatham*) et les liens entre une banque d’état, la mafia et le financement de l’*Irangate* – la vente d’armes à l’Iran par l’administration Reagan pour financer la contre-révolution nicaraguayenne (*Indian Springs State Bank*). Les séries de dessins *World Map* et *Column* de **Öyvind Fahlström**, décrits par l’artiste comme « mappemondes », s’attachent quant à elles à montrer les rapports de domination qui régissent le monde et notamment les différentes composantes de l’impérialisme américain. Avec le dessin *À la Recherche du miracle économique*, **Julien Prévieux** utilise des extraits du *Capital* de Karl Marx et des économistes anglais David Ricardo et Adam Smith, qu’il soumet au *Code de la Bible*, un système de décryptage séculaire faisant apparaître des significations cachées dans des textes – mais ici, les mots clés ne préfigurent que catastrophes, crises et scandales. Enfin, en mettant en évidence l’ensemble des protagonistes du complexe industriel des prisons, le dessin *Prison Map #1* de **Ahsley Hunt** montre comment s’auto-entretient le désir de croissance du système pénitentiaire.

Processus collectifs

Une autre série de dessins et schémas s’attache pour sa part à représenter des processus collectifs – y compris ceux du centre d’art lui-même comme avec **Philippe Mairese** qui retrace par un poster la transformation de l’activité du secteur des arts plastiques de la Ville de Nanterre en 2013 et 2014, à partir d’entretiens et de documents. **Marie-Pierre Duquoc** explore pour sa part les modalités de dialogues et d’apparitions de l’art dans différents contextes et territoires. Chaque projet est l’objet d’une expérience qu’elle expose par récits performés et expositions de dessins, schémas ou organigrammes. L’artiste américain **Ward Shelley** traite selon ses propres termes de l’histoire et de tentatives pour comprendre le monde, organisant une masse de faits interdépendants sur

de très grands posters pour mettre en évidence leurs relations : les grands schémas colorés de *Addendum to Alfred Barr, History of Science-Fiction* et *Leading Men* décrivent respectivement l'histoire de l'art, celle de la science-fiction et l'arborescence des types de rôles masculins au cinéma.

Capture et prolifération

Trois œuvres abordent des processus de prolifération de données spécifiques du web, en interrogeant leurs enjeux de pouvoir. C'est le cas de **Martin John Callanan** qui questionne les modes de représentation des données et la place que peut y trouver l'individu. Dans la série de prints *Text Trends*, des paires de mots ne sont comparés sur Google que pour mettre en évidence les attentes des internautes qui régissent la fluctuation de leurs valeurs ; la sculpture *A Planetary Order* montre l'état figé des nuages au dessus de la Terre en un instant donné, une masse de données satellites réduisant la Terre à sa propre représentation. Poursuivi par la CIA après le 11 septembre parce que d'origine afghane, l'artiste américain **Hasan Elahi** crée en 2003 le site *Tracking Transience* sur lequel il poste quotidiennement les photographies de toutes ses activités (pizzas, toilettes, aéroports, arrêts de bus...) dans un cas d'école d'*offuscation* : déborder la surveillance par la saturation des données.

Desseins et utopies

À travers des opérations de visualisation et de transformations d'éléments, souvent prélevés ou captés sur internet, d'autres artistes abordent la question des utopies et des attentes à l'égard des données. **Claire Malrieux** mène depuis 2014 la série *Atlas du Temps Présent* en générant quotidiennement un dessin à partir du code et de données scientifiques, interrogeant une possible représentation de l'actuel. La série est présentée ici sous la forme d'une vidéo créée par l'artiste, retraçant tous les dessins depuis un an. En s'inspirant des algorithmes du mathématicien Grégori Grabovoi, les deux dessins génératifs de la série *Économie Vibratoire* imaginent un dessin performatif qui pourrait utopiquement influencer le réel. **Ali Tnani** extrait des données du réseau pour créer, par des installations ou dessins, des « contre-espaces » à la fois plastiques et politiques : l'installation *Data Trails* interroge la transformation d'une actualité tunisienne en mythe politique ; l'installation monumentale *Cracking Data Machine* créée avec **Lukas Truniger** transforme les données du réseau en vibrations sonores ; la série de dessins *Blancs Documentaires* évoque notamment, par le processus de disparition du dessin qu'elle met en œuvre, la fragilité des mouvements collectifs.

Parallèlement à l'exposition, en performant une fausse conférence inspirée de *Ted* qui traite de la quantification compulsive du bonheur, l'artiste française **Magali Desbazeille** convoque une pléthore de statistiques consacrées à mesurer le sentiment du bien-être, pour poser ironiquement la question de leur sens et de leur utilité : alors, heureux ?

Enfin et pour ma part, invité par Sandrine Moreau à montrer également une œuvre, je souhaitais laisser tout l'espace aux artistes que nous exposons et j'ai choisi d'investir la vitrine du centre d'art sur la place Nelson Mandela avec l'installation in situ **La Promesse**, qui évoque les attentes utopiques de contrôle par les données sur soi et sur le monde.

Livres d'artistes et films

Plusieurs livres d'artistes sont présentés au sein de l'exposition : soit pour mentionner des séries qui auraient été difficilement exposables dans ce contexte, soit que les artistes aient eux-mêmes choisi ce médium. Le livre *Where The F**k Was I ?* de **James Bridle** publie une série vertigineuse de photographies aériennes résultant des géolocalisations (souvent erronées) produites par son smartphone ; le livre *An Atlas of Agendas de Bureau d'études* (Léonore Bonaccini et Xavier Fourt) rassemble des cartographies de réseaux de pouvoirs constitués au niveau mondial pour s'assurer le contrôle sur la définition de l'avenir de la planète ; l'essai *Data Soliloquies* de **Martin John Callanan** met en évidence le caractère ambivalent et théâtralisé des représentations de données ;

créé initialement par **Eli Commins** sur l'application Whatsapp et exposé ici sur tablette, le projet *Seelonce Feenee* élabore un récit à partir des traces générées par les acteurs du monde aéronautique ; la publication consacrée aux célèbres *Date Paintings* de **On Kawara** met en évidence l'épreuve du geste face à la répétition quotidienne de la même donnée que constitue la date ; dans le livre d'artiste *My Google Search History*, **Albertine Meunier** révèle ironiquement l'autoportrait involontaire et effrayant que dessine l'historique de ses recherches. Enfin et dans un clin d'œil, l'exposition montre le *Journal* de **Jacopo da Pontormo** qui, en 1556, consignait chaque jour sa nourriture dont il pensait qu'elle influençait sa peinture, proposant ainsi une forme extrêmement précoce de *quantified self*.

Une série de films complète cette approche, dans lesquels des documentaristes abordent la violence des enjeux politiques soulevés par des activistes, ou transparaissant dans des situations socio-politiques : **Mark Boulos** (*All that is Solid Melts into Air*), **Brian Knappenberger** (*We are Legion : The Story of the Hacktivists*), **Laura Poitras** (*Citizen Four* consacré à Edward Snowden), **Sandy Smolan** (*The Human Face of Big Data*) et le portrait de Mark Lombardi par **Marieke Wegener** (*Kunst und Konspiration*).

Libertés de regard

Par les relations historiques qu'elle propose et par le lien permanent qu'elle instaure entre des médiums très différents, l'exposition *Données à voir* se donne pour ambition d'aborder notre relation aux données par une approche transversale, en espérant montrer qu'elle ne se limite surtout pas à un domaine « numérique », mais qu'elle concerne bien l'ensemble de l'art et de la société. Les œuvres pour leur part ne démontrent rien : chacune d'entre elle trouve sa liberté dans une proposition qui peut être aussi bien poétique que critique. Elles appellent à leur tour la liberté de regard et d'interprétation des visiteurs.

Un grand merci aux artistes pour leur confiance, leur présence et leur collaboration sans faille, à Sandrine Moreau et toute son équipe pour son invitation, sa générosité et sa confiance totale dans l'élaboration ce projet qui – dans un laps de temps pourtant assez court – aura ouvert entre nous un réel espace de rencontre, de débat et de recherche.